

# La pluie caniculaire

Fabrice Marzuolo

*Plus ils parlent pour moi,  
plus ils prennent des décisions pour moi,  
et moins j'existe...  
A voté ! qu'ils répondent.*

— Non, incroyable !... Joe Robinet ! Que faites-vous dans une cage ? J'ai failli vous lancer des cacahouètes, mais au dernier moment je vous ai reconnu ! J'ai vu votre portrait dans un livre, il est écrit dessous que vous avez tenu la plus haute fonction du pays : Président... et vous voilà en cage ! Que s'est-il donc passé entre le Palais et la geôle ?

— Vous êtes tombé de la dernière pluie, on dirait ! Oui, en effet, j'ai bien été président, mais pas de quoi en faire un fromage, un président élu au suffrage de l'imbécilité universelle ! J'ai servi de parapluie à la petite poignée d'invisibles qui tirent les ficelles en coulisse, ceux qui traversent les époques, les partis, toutes les guerres et toujours du bon côté. Maintenant, je paie pour eux. Ça avait pourtant bien démarré, sur des chapeaux de roues ! Une ascension grandement facilitée par mes généreux

bienfaiteurs de l'ombre. Grâce à leurs fortunes et tout l'attirail médiatique mis à ma disposition, j'ai pu balayer toutes les oppositions, tailler un costume à tous mes concurrents et me hisser avec une facilité déconcertante — ce qui aurait dû m'alerter, sur ce trône d'apparat qui dévoile aujourd'hui toutes ses malfaçons, un dossier branlant et des pieds sciés, entre autres...

— Je n'en crois pas un mot, c'est un honneur d'occuper une telle place, il faut du talent, voire du génie pour parvenir à une telle fonction.

— Détrompez-vous ! Tenez, si vous avez un peu de temps, en quelques mots je peux vous dessiller les yeux... Ce qu'il faut absolument avoir en main c'est la télévision, l'outil par excellence, l'outil indispensable pour diriger un peuple d'une poigne de fer sans en avoir l'air ! La télé, elle vous mijote une dictature sans la petite moustache. Rien qu'avec des séries, des variétés, des téléfilms, des journaux, des documentaires, juste ce vomis visuel sidéral et vous obtenez des cerveaux cuisinés aux petits oignons, sans salles de torture ni camps de travail ou alors exclusivement réservés, en dernier recours, aux rares coriaces rescapés du télécide. Un jour, j'ai donné une leçon à un ministre pourtant dévoué, mais qui doutait de la puissance dévastatrice que l'on pouvait tirer d'un tel appareil. Écoutez plutôt : nous étions alors en pleine période caniculaire, j'avais donné l'ordre au service météo d'annoncer sur toutes les chaînes la venue de la pluie et j'avais passé les consignes à ces affriolantes perverses qui s'exhibent devant des sextants, mais

naviguent à vue, de mouiller cette fois plus vite que la hausse du mercure et d'avertir les téléspectateurs de sortir dès le lendemain avec un parapluie, car la flotte tomberait drue ! Mon bras droit avait eu des doutes, il avait appelé le service des sondages qui lui avait confirmé qu'environ deux passants sur dix allaient par les rues sous un parapluie :

— Deux sur dix ! Bon, par cette chaleur, c'est déjà beaucoup, je te l'accorde, mais ça ne dépasse pas la moyenne de tarés extraits chaque fois d'un échantillon de la population sondée sur n'importe quel sujet, m'avait-il soutenu.

— L'expérience ne fait que commencer, lui avais-je rétorqué. J'ai alors mis les bouchées doubles et secoué l'ensemble des ministères pour qu'ils ordonnent à tous les journaux télévisés de diffuser des reportages et des témoignages de scientifiques, des gogos tirés d'un chapeau ou non, l'important étant qu'ils déblatèrent en continu toutes les sornettes susceptibles de fortifier ma théorie sur les averses mortifères qui menacent, lors des canicules, l'humanité entière ! J'avais sommé mes informateurs d'insister sur les périls qui guettent les malavisés qui s'aventurent dans les rues sans parapluie en dépit des multiples appels à la prudence ! Les journalistes, ceux qui tenaient à leur place, avaient aussi un rôle important à jouer : ils devaient s'appesantir sur le mauvais signal que renvoyaient au monde les salopards qui s'obstinaient à marcher dehors sans parapluie, et qui par une stupidité sans borne ou par bravade faisaient courir un terrible danger à toute la communauté. En conséquence, leur entêtement serait, pour le bien de tous,

assimilé à de la désobéissance civile et puni comme tel. Pour faciliter l'ingestion de cette pilule, les chroniqueurs encartés s'appuyaient sur le choc des photos en s'inspirant des charniers de Timisoara... Ainsi, ils exhibaient à profusion les horribles plaies dont souffraient les indociles, les desquamations insoutenables, la perte de leurs cheveux et l'attaque fatale des os du crâne avant l'irréversible et désastreuse atteinte du cerveau et — accrochez-vous — avec un gros plan sur l'encéphale dégénéré ! Grâce aux dons d'une faculté de médecine, les atroces clichés pouvaient être renouvelés à chaque flash infos ! Entendez bien, chaque journaliste attaché à son titre et au 30% d'abattement fiscal qui s'y rattache, se devait en toute occasion de rabâcher toutes les horreurs provoquées par les gouttes de pluie d'apparence inoffensive qui tombent sur des têtes vadrouillant sans l'armature durant une vague de chaleur ! Voilà ce que j'avais exigé de mes collaborateurs, avec fermeté !

Et les jours suivants, sous un soleil de plomb, nous passions de deux personnes sur dix avec un parapluie, à cinq personnes sur dix !

— J'avoue que par 45° à l'ombre, c'est une prouesse ! avait concédé mon ministre, il reste que le verre est à moitié plein !

— C'est vrai, ce n'est pas satisfaisant, mais c'est la situation idéale pour créer une division dans la population... Avec cette chaleur, ceux qui se baladent en tenant haut à bout de bras un parapluie se fatiguent plus, ils transpirent davantage, la sueur les rend irritables, les cheveux démangent, les fronts

gratouillent, les dessous de bras chatouillent, les entrejambes s'agacent ! Il suffit de leur apporter les coupables de ces terrifiantes démangeaisons sur un plateau ! Et c'est, bien sûr, à cause de ceux qui refusent de circuler sous un parapluie ! Zoom immédiat sur ces assassins !

J'avais donc commandé aux journalistes-liges, pour ne pas dire avides de gloire et d'argent, de jeter de l'huile sur le feu, en l'occurrence des seaux d'eau sale en cascade, d'éclabousser sans retenue de l'abjecte boue médiatique ces *bourre-eau* qui persistaient à sortir sans pébroc !

— L'eau spectrale devient mortelle, de plus en plus sèche et c'est à cause d'eux ! C'est eux les responsables de tous ces maux ; si nos tifs tombent, c'est encore eux les fautifs... si nos cerveaux se délitent, c'est toujours eux les délictueux !

Les invités sur les plateaux télé se succédaient, se bouscuaient mais les déclarations ne variaient pas d'un iota, les grandes bouches se superposaient en un portevoix gouvernemental. Plusieurs spécialistes patentés avaient d'ailleurs bricolé une preuve qui cernait de façon indiscutable les ennemis de l'humanité qui osaient encore courir sans pépin sous la pluie aride : si le spectre de l'eau devenait si mauvais pour l'homme, c'est tout simplement parce que ces nuisibles mettaient l'eau en boule, ils la fâchaient ! Un tel comportement les désignait aux yeux du monde pour ce qu'ils étaient vraiment, à savoir des *fâche-eau* !

Après ce travail de sape dans les médias, les réfractaires au parapluie étaient passés sous la barre des cinq pour cent. Pour

définitivement assoir mon autorité, j'avais exigé que les irrécupérables fussent arrêtés et bouclés ; quand on se mouille, et pas qu'à l'eau de Vichy, il faut payer ! Un message que la police chargée d'appliquer les ordres avait bien saisi, elle chassait et coupait les ailes des oiseaux de pluie avec un zèle ayant déjà fait ses preuves lors des grands nettoyages de l'histoire.

Tout mon programme se déroulait on ne peut mieux, mais il y a eu ce fameux grain de sable dans l'engrenage, une expression qui ne convient pas au déluge qui s'était soudainement abattu sur tout le pays ! Des torrents, la vraie pluie, des giboulées , des gerbes, des précipitations à profusion qui ont tout emporté sur leur passage et principalement les malheureux agrippés à leur parapluie qui, de la seule main libre qui leur restait, n'ont pas eu le temps de saisir les appuis qui passaient à côté d'eux à la vitesse de la lumière, pas même le loisir de bander un muscle pour tâcher de rejoindre une quelconque issue. Et les malheureux policiers, si obéissants, si flexibles pourtant n'ont pas été épargnés non plus : casqués, armés, accrochés à leurs boucliers, vissés dans leurs armures , ils ont coulé à pic ! Mais toujours droit dans leurs bottes — honneur à eux !

Hélas, c'est en majorité les rebelles à l'autorité qui ont survécu, en toute logique puisqu'ils avaient été les plus combatifs : sans parapluie, sans lest, l'esprit léger, toutes les conditions réunies pour traverser les torrents en flotteurs accomplis ! C'est eux qui m'ont enfermé dans cette maudite cage et ils m'ont affirmé que désormais beaucoup d'eau coulerait sous les ponts avant ma

libération. D'autant qu'ils sont parvenus à me coller sur le dos un conflit d'intérêt que j'aurais eu avec les fabricants de parapluies.

J'avais voulu crocheter la serrure, mais il s'y était résolument opposé :

— Non ! Ne touchez pas à cette serrure ! C'est par la grande porte de l'histoire que je sortirai d'ici et mes bourreaux devront rendre des comptes !

J'avais songé qu'habituellement la version des vainqueurs scellait en même temps qu'elle pérennisait la fable, alors il me paraissait douteux qu'un homme comme Joe Robinet, avec son bagage, pût croire que le Barreau s'engageât un jour à défendre un chef déchu ! Lorsque je m'étais apprêté à prendre congé de ce candide et néanmoins vieux de la vieille dans l'art de la manipulation, il m'avait subitement réclamé le paquet de cacahuètes. Je le lui avais abandonné en dépit de la pancarte probablement accrochée là par un taquin : elle avertissait les visiteurs qu'il est interdit de donner de la nourriture au « sale eau » !

## L'AUTEUR

Fabrice Marzuolo a publié un texte court, « Au son du cor », dans le numéro 12 de la revue *L'Ampoule*, juin 2022, et à paraître en décembre 2022, un PP, petit polar, dans la collection *Bleu-Turquin* dirigée par Jacques Cauda, aux éditions Douro.